

## Liaison

### André Sarazin, monsieur centre culturel

Marc Haentjens

---

Numéro 28, 1983

URI : [id.erudit.org/iderudit/43606ac](https://id.erudit.org/iderudit/43606ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)  
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Haentjens, M. (1983). André Sarazin, monsieur centre culturel. *Liaison*, (28), 26–29.

---

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

portrait



## André Sarazin, monsieur centre culturel

L'Ontario français, quand on l'explique dans les rapports, c'est d'abord une communauté, un milieu (ou des milieux), un ensemble de traditions, d'organismes, de conditions particulières de vie. Ou encore un mouvement, une expérience collective et historique de luttes, de sursauts, de revendications...

Mais rarement on y parle des visages. Visages de ceux qui ont façonné le paysage communautaire justement, et qui en disent souvent plus long que tout le reste. *André Sarazin* en est un. Et l'entendre raconter son histoire autour d'une (couple de) bière(s) dans une taverne un peu sombre est une de ces expériences rares et passionnantes qui éclairent plus sur la volonté d'être franco-ontarien(ne) que beaucoup de discussions ou de documents restés lettres mortes.

par

Marc Haentjens

«Monsieur centre culturel», comme on tend en effet à l'appeler, est un de ces pionniers (de la dernière génération) à l'origine de l'élan culturel qu'on vit en Ontario depuis une quinzaine d'années. Des pionniers, il a l'allure d'ailleurs, solide comme un chêne et riieuse comme une bonne farce (ou une bonne bière). Mais il a aussi et surtout l'âme. Ce goût de faire et d'inventer qui repousse toujours les frontières de l'acquis et du solide. Et à l'appui duquel il a bâti en quatorze ans un ensemble de réalisations culturelles qui marquent aujourd'hui notre environnement.

Qu'on pense à Cinésources, au centre culturel la Sainte-Famille, au journal *Bonjour* chez nous, à l'Assemblée des centres culturels de l'Ontario (ACCO), et à bien d'autres réalisations qu'An-

dré a appuyées indirectement, dans l'est et à travers la province, l'empreinte «Sarazin» est en effet présente un peu partout dans notre paysage culturel. André n'est pourtant pas un «spécialiste». Ça le fait rire d'ailleurs quand on lui en parle: «Moi, un expert... foutaise! Moi, en province, on m'a identifié comme gestionnaire, on me dit administrateur, j'déteste les chiffres! (rire) Au niveau des octrois, oui...». C'est qu'en fait ses compétences, André les a surtout développées à partir de son instinct et de son goût d'apprendre. «J'me suis toujours laissé aller, dit-il, j'ai toujours été moi-même, pis j'ai jamais lâché mon point parce que je suis quand même aussi un peu têtù».

#### De la photo à la politique

Raconter l'histoire de cet entêtement revient un peu à décrire une épopée digne de Garcia-Marquez. Tout commence en fait en 1967-68 quand André finit l'école (qu'il déteste, on s'en serait douté). Il a le goût de développer de la photo et il «part» donc de Rockland (à Ottawa!) pour s'acheter un «kit» d'amateur. C'est comme ça qu'il va rencontrer par la suite Jean-Pierre Béland qui partage la même passion et qui va être son «copain de route» pendant de nombreuses années. Les deux vont pendant un an s'adonner au plaisir de la photo dans la chambre noire installée au sous-sol chez Jean-Pierre. C'est alors (septembre 1969) qu'une session intitulée Cinesources (en anglais), organisée par le Ministère de la Jeunesse et des Loisirs, suscite un regroupement de quelques individus pour créer un organisme de formation francophone en audio-visuel. André n'est pas à la session mais il embarque dans le projet et c'est comme ça «qu'autour d'une table de restaurant» naît Cinésources 10 («Des choses que tu décides en renant une bière!»). Pendant quatre ans, André et Jean-Pierre, «deux p'tits malades de cinéma» vont ainsi développer toute une gamme d'ac-

tivités: ateliers, sessions de films, services de chambre noire... et un petit journal mensuel qui va devenir la première B.D. franco-ontarienne (La Pulpe). Cinésources 10 devient un organisme provincial (un des premiers subventionnés par le Conseil des Arts de l'Ontario), avec pignon sur rue (383 Daly, à Ottawa, 4 étages, 48 salles) et un nombre de membres qui croit en quelques années à plus d'une centaine. «Un centre culturel sans le savoir...».

Mais Cinésources 10 devient trop gros, André et Jean-Pierre sont fatigués d'administrer un organisme. Ils décident de s'en retourner à Rockland, avec toujours cette même idée fixe: trouver un lieu pour une chambre noire. Ils finissent par en trouver un mais... «ben d'trop grand pour une chambre noire». «Qu'est-ce qu'on va faire asteure?», demande André à Jean-Pierre. Réponse: ils créent la Sainte-Famille. En occupant progressivement les locaux par les activités qui s'offrent, ils vont bâtir un des centres culturels les plus dynamiques de l'époque. «On inventait nos programmes au fur et à mesure qu'on en avait besoin, explique André. On les rentrait parce que les gens les voulaient...». C'est ainsi que rentrent le théâtre, la sérigraphie, la menuiserie, la poterie... Chaque fois que quelqu'un apporte un nouvel élément, André et Jean-Pierre plongent dans les livres, puis trouvent des octrois, achètent de l'équipement: «Si ti nous en parles, on va le voir, pis on va le faire». Le Centre loue aussi ses locaux, le Collège Algonquin vient s'y installer, l'ACFO régionale aussi. «C'est d'même que les budgets grassissaient». Mais le Centre ne se contente pas de grossir, il vient aussi appuyer les initiatives environnantes et en suscite lui-même d'autres. C'est ainsi notamment que se crée Bonjour chez nous, que se développent aussi les centres culturels de l'est (Le Chenail à Hawkesbury, Les Trois p'tits points à Alexandria).

Il y a une chose cependant qui dérange André, c'est le manque d'appui répété de la municipalité. Il décide donc de s'impliquer politiquement en se présentant au poste de sous-préfet des Comtés-Unis. Il est élu. Mais l'expérience va le laisser plutôt amer sur l'univers des politiciens («du monde aussi peu réel que ça!»); du moins va-t-elle lui permettre d'acquérir une autre forme d'expérience qui lui servira plus tard à l'ACCO: «C'est important quand tu travailles dans la francophonie que tu vois tout». Une autre expérience, de plus courte durée celle-là, va compléter un peu plus tard cet apprentissage par un poste de fonctionnaire intérimaire au Ministère de l'Emploi et de l'Immigration. André s'en souvient dans un grand éclat de rire: «Les politiciens fallait que j'voie c'que ça mangeait, comment ils vivaient... Les fonctionnaires, c'était pareil, j'suis allé voir c'que ça avait l'air, j'me suis dit, c'est ben facile d'être fonctionnaire... Après ça, y m'ont offert un autre contrat, j'ai dit non merci, j'ai eu assez d'expérience là-dedans. Trois mois, c'est bon, en masse!».

les  
consultants  
associés

Une expertise  
sur mesure

TORONTO  
Alain Poirier  
(416) 463-1061



C'est finalement en 1979, après un premier départ en 1977, qu'André quitte la Sainte-Famille. Et puis l'Assemblée des centres culturels de l'Ontario (ACCO), qui se fonde pour de bon, ouvre le poste de secrétaire général. André, qui en est un des membres fondateurs ainsi qu'un ancien président, est embauché. La suite, on la connaît un peu mieux. André va pendant près de quatre ans porter le «dossier» des centres culturels auprès des gouvernements et travailler, à titre de conseiller, à consolider et à structurer chacun des centres membres, en plus de se battre régulièrement pour démarcher les octrois nécessaires à la survie de l'ACCO.

#### La «philosophie Sarazin»

Cette longue carrière au service de la francophonie («J'ai toujours créé mes jobs, comme franco-ontarien, et ça a toujours été au service de la francophonie, ça j'suis fier...») n'est pas une carrière personnelle. Mais a toujours été porteuse d'une «philosophie de travail» qui se faufile depuis Cinésources jusqu'à l'ACCO. Cette «philosophie Sarazin», elle tient en

quelques mots. «Investir chez l'instinctif», dit André. Ça veut dire d'abord privilégier la création («La survie des Franco-Ontariens, c'est de créer»), et sous toutes ses formes. La création artistique en premier lieu, car «c'est l'artiste qui va faire ressortir la culture de ses ancêtres à travers les centres culturels. Mais, plus largement, la création comme instinct de faire, de bâtir ou d'investir, et dont témoigne l'expérience d'André. «Moi, j't'un investisseur, proclame-t-il, même si j'ai pas d'fonds, j'investis. C't'un défaut dans la marque de commerce, c't'une qualité dans le développement culturel!». Un investissement qui ne vise pas à produire un capital mais veut surtout permettre, faciliter, stimuler. Et c'est pourquoi il se double d'une crainte continue: celle de rester trop longtemps, d'imprégner les murs si fortement que ça devient «difficile à effacer». Ce qui justifie notamment le départ d'André de Cinésources, puis de la Sainte-Famille, aujourd'hui de l'ACCO. «J'étais devenu, se moque-t-il, un maudit fonctionnaire, un pousseur de papier... C'est ridicule».

Une autre conviction au creux de cette «philosophie», c'est l'importance du travail à la base. Tout ce qui se fait n'a de sens que par ses répercussions dans le milieu et sa capacité à continuellement développer une relève. Le piège, c'est de trop grossir, se transformer en institution. Ainsi, pour un centre culturel, «quatre ans pour une personne, \$100,000 pour un budget... Si tu dépasses \$200,000, ça commence à être ben critique». Même chose pour l'ACCO, André s'est toujours assuré que l'Assemblée («pas un regroupement, ni un organisme») ne dépasse pas un budget minimal et ne puisse évoluer vers une structure centralisée. Le danger, c'est d'abord la fin du renouvellement («ces organismes qui viennent au monde avec, pis qui meurent avec»). Mais c'est sur tout le pouvoir que crée l'institution. Pouvoir contre lequel André s'est battu toute sa vie. Le pouvoir des fonctionnaires et des politiciens, mais aussi celui des organismes et de l'élite franco-ontarienne. «C'est bizarre, constate-t-il, mais chez les Franco-Ontariens, c'est qu'on a appris à s'entretuer pour le pouvoir... Tout le monde rêve de devenir l'élite Franco-ontarienne. J'l'ai tellement détestée, moi, que c'est pour ça que j'aime changer...». C'est aussi pour ces raisons qu'André s'est continuellement opposé à l'ACCO («la chose la plus ridicule au monde, qui gobe les budgets...») et prône sa disparition pour permettre la création d'un organisme neuf. «On est plus capable de respirer, la pollution est trop grosse... (comparaison avec Sudbury)... J'te dis, la seule manière dont tu peux survivre en Ontario, c'est tu te débarrasses de l'ACFO. tu respire... pis là t'essaies quelque chose, là tu verrais, tout le monde viendrait à une réunion de consultation, à savoir quel organisme on bâtit maintenant...».

Mais même s'il en parle encore, André se sent loin aujourd'hui de ces batailles: «Avec l'ACCO, remarque-t-il, j'ai fini toute mes actions politiques... C'qui est plus important maintenant, c'est moi...» Un projet en tête, écrire un livre



...L'allure solide comme un chêne et rieuse comme une bonne bière.

sur toute ces années. «J'ai l'goût de dire au monde mes 14 ans, O.K., ça va être des lettres adressées à ces gens-là, qui vont être froides, qui vont être crues, qui vont être belles, qui vont être douces, ceux à qui je veux dire des douceurs, j'vais leur en dire, ceux pour qui j'sens qu'j'veux être cruel, j'vais l'être... Ca va être mes opinions, ça va être c'que moi j'ai senti, j'ai vécu, pour moi-même... J'ai l'goût de l'écrire pis après ça j'ai l'goût d'effacer ces années-là. J'ai l'goût de les écrire pour les effacer». André parle alors d'écriture, d'un spectacle qu'il aimerait monter cet automne pour une tournée cet hiver. Et puis de la retraite qu'il a toujours déclarée prendre à 35 ans (il en a 33), d'un rêve d'isolement, d'une nouvelle existence à l'extérieur du développement culturel. Mais déjà la publication de son livre lui fait penser à créer une maison d'édition. Et sa nouvelle existence à Kapuskasing à la création d'un organisme provincial de consultants... La «philosophie Sarazin» plane encore et l'on voudrait que la vitalité qu'elle dégage continue d'inspirer l'Ontario au-delà de ces quatorze ans d'histoire. C'est du moins ce que je pensais en quittant André ce samedi 25 juin à Sudbury. Nous en retournant chacun vers nos plumes et nos pages.★



## Private Realms of Light

## Le coeur au métier

Canadian Amateur Photography  
1839-1940  
National Photography Collection

La photographie amateur au Canada  
de 1839 à 1940  
Collection nationale de photographies

**At the Public Archives  
of Canada**  
395 Wellington Street  
Until 16 October 1983

**Aux Archives publiques  
du Canada**  
395, rue Wellington  
Jusqu'au 16 octobre 1983



Public Archives  
Canada

Archives publiques  
Canada

Canada

## ANNONCEURS

Cet espace  
pourrait être le votre

Pour plus d'information: Lise Leblanc (613) 236-3133



FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS  
DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Centre universitaire  
85 Haste  
☎ 0027 tél: 231-7008  
Ottawa

UNIVERSITÉ D'OTTAWA UNIVERSITY OF OTTAWA